

Les Amoureux des bancs publics. Histoire d'une rencontre en banlieue dans les années 1950

Sandra Brée

▶ **To cite this version:**

Sandra Brée. Les Amoureux des bancs publics. Histoire d'une rencontre en banlieue dans les années 1950. Revue historique, 2022, 1 (701), pp.115-145. 10.3917/rhis.221.0115 . halshs-03626117

HAL Id: halshs-03626117
https://shs.hal.science/halshs-03626117

Submitted on 2 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Les Amoureux des bancs publics. Histoire d'une rencontre en banlieue dans les années 1950

Sandra BRÉE

Ils se tiennent par la main, parlent du lendemain, du papier bleu d'azur
Que revêtiront les murs de leur chambre à coucher
Ils se voient déjà doucement elle cousant, lui fumant dans un bien-être sûr
Et choisissent les prénoms de leur premier bébé
(« Les amoureux des bancs publics », G. Brassens, 1953) [1]

D. rencontre J. au bal du 14 juillet 1950 de Noisy-le-Sec, en banlieue parisienne[2]. Pour les 23 ans de J., il lui offre un livret de poèmes intitulé « Nous Deux et… notre Ange. Poèmes », qui décrit l'histoire de leur rencontre jusqu'au consentement de leurs parents (non sans mal !) à leur mariage. Ce livret est accompagné d'une lettre introductive, d'un long poème et de photographies.

C'est l'histoire de cette rencontre, cette période de 135 jours, 4 mois et 12 jours, qui est retracée ici. Les détails sont si nombreux qu'ils permettent de dépeindre heure par heure, lieu par lieu, les premiers jours de la vie amoureuse de D. et J. Ces deux jeunes gens, il a 18 ans et demi et elle a 20 ans et demi – vivant dans une ville qui a été particulièrement touchée par les bombardements alliés[3] et qui se relève à peine, se rencontrent, se revoient, se retrouvent sur un banc public, « leur banc ». Ils appartiennent à l'une des dernières générations de couples s'étant rencontrés avant les bouleversements des années 1960 et 1970. Ils sont nés pendant la crise économique des années 1930, sont allés à l'école pendant la Seconde guerre mondiale et avaient 14 et 16 ans à la fin de celle-ci. C'est à partir des années 1950 que l'explosion scolaire créé une culture commune aux adolescents, favorisant des relations de plus en plus confiantes entre filles et garçons[4]. D. et J. appartiennent à la génération précédente qui avait, cependant, déjà conquis le droit de se voir hors de la présence des adultes, et tissé une sociabilité juvénile fondée sur

[1] Je voudrais remercier François-Joseph Ruggiu, Clyde Plumauzille et Caroline Muller ainsi que les relecteurs ou relectrices anonymes pour leurs conseils et leur bienveillance.

[2] Ville actuellement située en Seine-Saint-Denis.

3. Noisy-le-Sec est situé sur le réseau de la Compagnie de l'Est qui gère le réseau ferré sur cette zone géographique. Ses voies ferrées sont d'une haute valeur stratégique puisqu'y transitent tous les trains en direction de l'Allemagne : convois de Déportés, convois de militaires Allemands blessés, convois d'œuvres d'art françaises spoliées, mais aussi dans le sens inverse, tous les convois de matériels militaires pour renforcer les positions Allemandes en France. La surface bombardée fait six kilomètres de long sur trois de large. 750 maisons sont détruites, 2 000 plus ou moins endommagées. On va dénombrer 464 morts et 370 blessés. De nombreuses bombes à retardement aux alentours de deux cents vont exploser pendant une semaine sur la zone. Le triage de Noisy-le-Sec est une immense ruine. Tout est dévasté et il faudra six années de travaux pour que son activité redevienne normale. Le gouvernement de Vichy déclare Noisy « ville morte » : « Il est interdit, jusqu'à nouvel ordre, à toute personne de résider à titre temporaire ou permanent sur le territoire de la commune de Noisy-le-Sec ». Le rassemblement de près de 200 femmes à la mairie firent que cet arrêté ne fut jamais appliqué. (http://www.noisylesec-histoire.fr/2013/04/18-avril-1944-2/ ; http://www.noisylesec-histoire.fr/2011/04/18-avril-1944/).

4. Anne-Marie Sohn, « Les "relations filles-garçons" : Du chaperonnage à la mixité (1870-1970) », *Travail, genre et sociétés,* n° 9(1), 2003, p. 91-109.

des distractions comme le cinéma ou le bal[5]. La période, s'étendant de 1945 à 1965 est également souvent présentée comme un temps où s'amorcent des transformations qui deviennent plus visibles au milieu des années 1960, ainsi le féminisme qui est alors au « creux de la vague »[6]. Cette période subit pourtant un creux historiographique, coincée entre l'Entre-deux-guerres et les bouleversements majeurs des années 1960 et 1970[7].

C'est l'histoire d'une rencontre dans un milieu populaire de banlieue dans les années 1950 que permettent d'écrire ces sources ; la micro-histoire d'une rencontre particulière, qui n'est que la leur, mais qui peut éclairer l'histoire de l'intime par la quotidienneté que nous offre à voir le document.

SOURCES DE L'INTIME

Les archives du for privé

L'expression « écriture du for privé » a été forgée par Madeleine Foisil[8] pour désigner les mémoires, journaux et livres de raison, selon les définitions qu'en donnaient les contemporains. Depuis les années 2000, il existe un renouvellement de l'intérêt pour l'analyse des écrits du for privé, suite, notamment, aux différentes publications du groupe de recherche dirigé par Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu entre 2003 et 2014[9]. Les écrits du for privé sont alors désignés comme « les textes produits hors institutions, témoignant d'une prise de parole personnelle d'un individu, sur lui-même, les siens ou sa communauté »[10]. Comme le précise Antonio Castillo Gomez[11], les siècles passant, les échanges de lettres concernent de plus en plus de couches différentes de la société ; on parle même de « boulimie épistolaire » des couches populaires de l'époque contemporaine. Cela aurait pu amener un grand nombre de recherches sur ces sources foisonnantes ; il n'en est rien. En effet, si les correspondances de l'époque contemporaine ont été utilisées pour accéder à l'histoire intime des individus[12], les écrits des

5. *Idem.*
6. Mathilde Dubesset, « Les figures du féminin à travers deux revues féminines, l'une catholique, l'autre protestante, La Femme dans la Vie Sociale et Jeunes Femmes, dans les années 1950-1960 », *Le Mouvement Social*, n° 198(1), 2002, p. 9-34.
7. Simonetta Piccone Stella, « Pour une étude sur la vie des femmes dans les années 1950 », *Memoria*, 2/1981. *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, *16*, 2002, p. 245-269, https://doi.org/10.4000/clio.182
8. Madeleine Foisil, « L'écriture du for privé », *in* Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée : Vol. De la Renaissance aux Lumières*, 1987, p. 319-357.
9. L'attention de ce groupe de recherche s'est portée sur une longue période, du Moyen Age à l'époque contemporaine, mais s'arrêtait initialement en 1914, pour finalement aller au-delà dans le dernier ouvrage. Jean-Pierre Bardet, Michel Cassan et François-Joseph Ruggiu (dir.), *Les Écrits du For privé. Objets matériels, objets édités*. Presses Universitaires de Limoges, 2007 ; Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (dir.), *Au plus près du secret des cœurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé*, Paris, PUPS, 2005 ; Jean-Pierre Bardet, François-Joseph Ruggiu et Elisabeth Arnoult (dir.), *Les écrits du for privé en Europe ; du Moyen-Âge à l'époque contemporaine*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2010 ; Sylvie Mouysset, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (dir.), *Car c'est moy que je peins : Écritures de soi, individu et liens sociaux (Europe, XV^e^-XX^e^ siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2010. http://books.openedition.org/pumi/39261
10. http://ecritsduforprive.huma-num.fr/
11. Antonio Castillo Gomez, « Les écrits du for privé en Espagne de la fin du Moyen Age à l'époque contemporaine. Bilan et perspectives », *in* Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (dir.), *Les écrits du for privé en Europe ; du Moyen-Âge à l'époque contemporaine,* Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2010, p. 31-47.
12. Pauline Mortas, *Une rose épineuse La défloration au XIX^e^ siècle en France*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010 ; Caroline Muller, *Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au XIX^e^ siècle*, Paris, PUF, 2019.

classes populaires ont rarement été analysés, à l'exception notable des travaux portant sur la correspondance des poilus à leurs familles[13]. La rareté des analyses qui portent sur des ego-documents du XX^{e} siècle et, en particulier après la Première guerre mondiale, s'explique probablement par le peu de dépôt de ce type de documents aux archives (même si les textes du XX^{e} siècle sont de plus en plus nombreux à être conservés à l'Association Pour l'Autobiographie[14]).

C'est l'intérêt des archives familiales qui, une fois rassemblées, offrent des histoires et des parcours de vie qui peuvent être particulièrement riches. C'est le cas de D. et J. qui ont conservé de nombreux documents les concernant personnellement mais aussi leurs aïeux et bisaïeux. Ces archives ont pu être entièrement récupérés à leurs décès et nous permettent une incursion dans l'histoire de leurs vies[15]. Le fait que les documents qui sont l'objet de cet article soient conservés avec beaucoup d'autres (comme des CV, des diplômes, des photographies, des faire-part de mariage, de décès) permet de reconstituer une histoire de vie plus large qui nourrit la compréhension de la vie des deux protagonistes et donc l'analyse. Je m'appuierai donc sur l'ensemble de ces documents pour nourrir le récit, mais aussi sur de longues recherches généalogiques, ainsi que des entretiens réalisés avec la jeune sœur de D., le frère et la belle-sœur de J. et l'un des fils de J. et D. Si le fait que ces archives viennent de ma propre famille me permet d'avoir accès à un nombre important de document et de témoignages, cela demande aussi une distanciation par rapport aux acteurs du récit, que j'ai essayé de conserver pendant l'analyse.

Le « livre de notre vie »

Parmi ces archives, précieusement conservées, un classeur noir de format A5 contenant 53 feuillets sur lesquels est écrit un long poème composé de près de 400 quatrains en vers, ainsi qu'une lettre introductive précisant que ce cadeau est pour l'anniversaire de J., un poème érotique intitulé « Voguer au fil du rêve » (deux pages recto-verso) et un carnet de petits formats en plastique contenant des photographies, des fleurs séchées et des cheveux que D. appelle le « livre de notre vie » :

> Tu trouveras aussi le livre de notre vie
> Où se trouve toute une partie de nos souvenirs
> Et c'est pour te prouver à quel point je t'aime ma Chérie
> Que de tout cela j'ai essayé de me souvenir.
>
> Signé : Ton grand fou D.

Les photographies que D. et J. se sont envoyées pendant la séparation estivale sont intéressantes car elles donnent voix à J. qui écrit derrière les photos alors que les lettres elles-mêmes ont

[13] Martha Hanna, « "So Absent and So Present": Marriage by Correspondence in France During the Great War» *in* Sandra Brée et Saskia Hin (dir.), *The Impact of World War I on Marriages, Divorces, and Gender Relations in Europe*, Cambridge, Routledge, 2019, p. 31–49 ; Clémentine Vidal-Naquet, *Correspondances Conjugales 1914-1918. Dans l'intimité de la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 2014 ; Clémentine Vidal-Naquet, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Belles Lettres, 2014.
[14] http://autobiographie.sitapa.org/spip.php?.
[15] Ces archives familiales viennent, en effet, de ma propre famille ; ce qui explique également comment j'ai pu réaliser des entretiens avec les membres de la famille encore vivants.

disparu (même si D. mentionne un peu leur contenu dans le récit). En dehors de ces petits textes, c'est principalement par la voix de D. et son prisme masculin que nous aborderons l'histoire de cette rencontre, en essayant d'entendre J. lorsque cela sera possible. Le livret est également accompagné d'un long poème signé « Ton fol amant » qui décrit un rêve amoureux et érotique auquel nous reviendrons. Revenons au poème principal intitulé « Nous Deux et… notre Ange. Poèmes ». Il est inscrit au verso de la page de titre[16] :

Ce livre que je te dédis
N'est pas écrit en alexandrins
Mais c'est en gage de notre Amour ma Chérie
Que je te le signe de ma main
Ton grand D. (signature)

La forme du récit est originale. Les écrits du for privé sont souvent des correspondances, des journaux intimes, des mémoires, mais les poèmes sont rares, en particulier pour les classes populaires. Il en existe cependant (comme l'épopée de Jean Conan pour la période révolutionnaire[17]) mais c'est un choix particulier et dont la forme est difficile. Bien sûr, l'écriture n'est pas exceptionnelle pour les classes populaires des années 1950 (contrairement à la Bretagne de la fin de l'Ancien Régime de Jean Conan) mais D. n'a pas non plus suivi une scolarité longue. Il a son Diplôme d'Études Primaires Préparatoires[18] en 1943. Sa famille se réfugie ensuite en Haute Marne chez la tante de D. en raison des menaces de bombardements[19] Au sortir de la guerre, il devient apprenti puis compagnon menuisier et suit trois années de cours du soir de dessin industriel. Pas d'études spécifiquement littéraires donc, pas d'études supérieures, mais sans doute un attrait particulier pour la littérature et la poésie (qu'il a également eu le temps de découvrir largement pendant ses études primaires). J. a fait davantage d'études. Après avoir obtenu son DEPP en juillet 1942, elle passe son certificat de fin d'études complémentaires (enseignement primaire supérieur[20]) qu'elle obtient 4 ans plus tard, en juillet 1946. Elle passe également un brevet élémentaire de capacité pour l'enseignement primaire[21], qui permet de devenir institutrice, en janvier 1947, puis son diplôme de puériculture du centre d'études de la fondation d'Heuqueville, en octobre 1947. J. a donc suivi des études primaires supérieures et il est possible que D. ait voulu, consciemment ou pas, l'impressionner avec des poèmes. Le fait qu'il précise que le poème « n'est pas en alexandrins » montre la position d'humilité dans laquelle il se met par rapport à la forme poétique.

La décision d'écrire cette rencontre en vers est également sans doute liée au fait qu'il s'agit d'un cadeau qu'il souhaite faire à sa femme pour se rappeler leurs premiers moments. Il ne

16. L'orthographe des textes a été corrigée.
17. Collectif, *Les Aventures du citoyen Jean Conan de Guingamp*, Morlaix, Skol Vreizh, 1990.
18 Le DEPP équivalait au certificat d'études qui sanctionnait la fin des études primaires durant l'Occupation, de 1941 à la Libération (Philippe Savoie, « Quelle histoire pour le certificat d'études ? », *Histoire de l'éducation*, *85*, 2000, p. 49-72. https://doi.org/10.4000/histoire-education.1234.
19. Ils sont donc absents au moment du bombardement de Noisy-le-Sec en juin 1944. La famille de J. reste en revanche et sera très marquée par cet événement.
20. Contrairement à l'enseignement secondaire de l'époque, l'enseignement y est gratuit et ne comprend pas l'étude du latin (Jean-Pierre Briand et Jean-Michel Chapoulie, *Les collèges du peuple : l'enseignement primaire supérieur et le développement de la scolarisation prolongée sous la Troisième République*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011).
21. Il existait le brevet élémentaire passé à seize ans et le brevet supérieur passé à dix-huit ans.

s'agit pas seulement d'une description, comme on pourrait faire dans une lettre ou un journal intime, mais d'une mise en forme stylisée de leurs premiers émois. Ainsi, on peut se demander à quel point le récit est romancé, notamment lorsqu'il s'agit de décrire l'amour immédiat, le coup de foudre.

Le premier chapitre est intitulé « Connaissance » et retrace la rencontre de D. et J. au bal du 14 juillet. Après cette première soirée, les rendez-vous suivants sont décrits dans les chapitres 2 à 5 : « chapitre II. Ton premier rendez-vous d'Amour » ; « chapitre III. Premier Dimanche » ; « chapitre IV. Premier Baiser d'Amour » et le « chapitre V. Cher vieux banc ». Mais, alors que les jeunes gens semblent filer le parfait amour, J. doit partir pour les vacances d'été. D. décrit la « Veille de [s]on départ » dans le chapitre VI, son « Triste départ » dans le chapitre VII et son « Retour » dans le chapitre VIII. C'est pendant cette période que les deux jeunes gens s'envoient des lettres et des photographies derrières lesquelles J. a écrit quelques mots. Le chapitre IX « Double souffrance » est consacré à une nouvelle séparation que doivent subir D. et J. Alors que J. vient de rentrer de vacances, D. est désespéré car il doit se faire opérer d'une double hernie qui implique une nouvelle séparation[22]. Enfin, dans le dernier chapitre « X. Consentement » est abordée la question du mariage de J. et D. et donc du consentement de leurs parents.

L'histoire de cette rencontre permet d'examiner différentes thématiques qui seront abordées dans trois parties différentes. Tout d'abord 1. la rencontre elle-même, qui montre l'importance du bal et de la danse ; puis les premiers rendez-vous, sur « leur » banc et au cinéma qui autorisent une incursion un peu plus intime, des premiers baisers « chastes » aux baisers « pleins », du tutoiement au vouvoiement, de la poignée de main au rapprochement des corps. 2. On plonge un peu plus dans leur intimité, l'intensité amoureuse et la douleur de la séparation estivale qui offre une correspondance épistolaire nous permettant d'entendre la voix de J. Ces échanges, associés au récit et au poème érotique qui accompagnent le livret fournissent de nouvelles indications sur l'intimité et la sexualité des jeunes gens, entre leur rencontre et le temps du récit (ils sont alors déjà mariés et parents d'un premier enfant). 3. Enfin, ce sont les représentations de la rencontre, du coup de foudre, au choix du conjoint et la place des parents que le récit permet de questionner.

RENCONTRE ET SOCIABILISATION

Aller danser au bal

Le 1er chapitre du récit commence ainsi :

> C'est le 14 juillet
> Partout ce n'est que bals
> Les gens sont guillerets
> Et l'Amour les emballe

22. Ce chapitre ne sera pas décrit en détail dans l'analyse car il est un peu à la marge du récit. D. y décrit l'hôpital dans lequel il se fait opérer (sans le nommer) et on y apprend notamment qu'il n'a pas de chambre individuelle mais séjourne dans une grande salle commune. Sur cette question du passage des salles communes aux chambres individuelles entre 1945 et les années 1970, voir Isabelle Duhau, Pierre-louis Laget et Claude Laroche, *L'hôpital en France, du Moyen Age à nos jours. Histoire et architecture*, Lieux dits, Cahiers du patrimoine, n° 116, 2017.

Les bals étaient des événements importants pour les habitants des villes de banlieue après la Seconde guerre mondiale. Dans un recueil de témoignages, une habitante de Noisy-le-Sec se souvient d'un des bals de Noisy (celui de Merlan) : « C'était un événement, se souvient[-elle]. [La fête] avait lieu sur la place. Il y avait l'élection de miss Merlan et le soir un bal avec un orchestre sur une estrade. »[23]

Les jeunes gens sont, quant à eux, au bal du vendredi 14 juillet 1950 alors « monté » devant la gare et la rencontre a lieu :

> De ci de là Cupidon
> Crible la foule de ces flèches
> Et c'est comme un aiguillon
> Qui traverse tout mon être
>
> Lorsque pour la première fois
> Dans mes bras serrée
> L'Amour de la danse à chaque pas
> Dans mes bras t'as resserrée

Comme dans le « Petit bal perdu » de Bourvil, dans leur ville encore en reconstruction, ils dansent un « premier Tango, le gentil Pampéro »[24] et ce n'est qu'après plusieurs danses, qu'ils se disent leurs prénoms. Ils font ensuite des allers-retours entre les deux bals de la communes (celui de la gare et celui de Merlan, situés à moins de dix minutes à pied l'un de l'autre), en s'arrêtant boire des rafraichissements au café. Il lui pose alors « mille questions » pour essayer de la connaître. Elle lui répond « d'un air si mignon » que cela l'encourage à lui offrir de le fréquenter. Se rapprochant un peu plus, il lui demande timidement d'accepter qu'il vînt déposer un « baiser plein » alors même qu'elle ne le connaît pas, « foi de notre Amour nouveau mais si grand déjà ». Elle accepte et vient se blottir dans ses bras et échange avec lui un « baiser chaste » qui la fait rougir.

> Ainsi nous venions de sceller
> Notre pacte d'Amour
> Par un merveilleux baiser
> Qui durera toujours

Ils repartent alors danser en s'enlaçant. Ils terminent cette nuit dans les bras l'un de l'autre et ne repartent qu'à l'aurore. Il la raccompagne alors à son domicile et lui donne rendez-vous le soir même.

Il ressort bien du récit que D. considère le bal comme un lieu où l'on peut chercher et trouver l'amour. Les rencontres dans les bals représentent, en effet, 17 % des couples formés entre 1914 et 1959[25] et les classes populaires des milieux urbains[26], et notamment les ouvriers, sont

23. *La cité expérimentale de Merlan*, livret des journées du patrimoine, Noisy-le-Sec, 2008.
24 *Pampero* est une chanson de 1948, interprétée par Patrice et Mario (qui ont également chanté « Étoile des neiges).
25. Alain Girard, *Le Choix du conjoint*, Paris, Éditions de l'INED, 1964.
26. Même si le bal devient un lieu de rencontre de plus en plus rural après la Seconde guerre mondiale (Michel Bozon et François Héran, « La découverte du conjoint. I. Évolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population*, *42*(6), 1987, p. 943-985, https://doi.org/10.2307/1532737) que Pierre Bourdieu a illustré pour la

particulièrement représentées parmi les couples qui s'y sont rencontrés. Pour Girard[27], le bal, sous toutes ses formes, apparaît comme une institution spécifique destinée à favoriser des mariages, sous la vigilance et presque avec la complicité des adultes. Ici, dans le récit, nulle trace des adultes. D'ailleurs, comme le précise Piccone Stella[28] pour l'Italie des années 1950, « ces rencontres n'étaient pas domestiquées ni présélectionnées par des connaissances communes, des rites, des pratiques, des milieux partagés ». D. dit clairement qu'il est seul et J. semble l'être également (D. ne précise nulle part si son frère ou ses parents l'accompagnent ou si elle est avec des amies). J. a alors 20 ans et 6 mois et peut, visiblement, rester dehors jusqu'à l'aube. Il faut dire qu'elle aura 21 ans quelques mois plus tard et qu'elle travaille déjà (elle est infirmière puéricultrice). Comme le précise Anne-Marie Sohn, il semble que, dans les années 1950, on laisse davantage les filles rentrer tard à partir de leurs 19 ans : « Désormais, c'est l'âge plus que le sexe qui va guider autorisations et interdits. »[29].

Le bal favorise le flirt, fait de « de jeux de regard, d'échanges de paroles et d'effleurements équivoques », qui se développe depuis le début du XX^{e} siècle et s'impose réellement dans les années 1950-1960[30]. Et, « la danse sert de prolégomène au flirt au point qu'elle permet à certains de se dispenser de toute conversation avant de passer à l'acte ! »[31]. La danse est un loisir ritualisé pratiqué dans un lieu public et apparait donc comme un cadre idéal d'observation et de parade, dans lequel on peut soigner son apparence. Bozon et Héran précisent que la danse offre aux garçons et aux filles « l'occasion inespérée de s'apparier pour un temps, [elle] a le mérite d'apporter aux deux parties une solution toute faite, un langage commun »[32]. Ils expliquent encore que « la danse réussit ce tour de force qu'elle peut rapprocher les corps et échauffer les sentiments pour ainsi dire « à l'essai », sans que cela n'engage à rien : jeu sans enjeu »[33]. Ainsi, l'enquête menée par Alain Girard en 1959[34] montre que la danse a joué un rôle important dans 20 % des rencontres des années 1950 et l'enquête de Bozon et Héran qui lui fait suite (pour les rencontres à partir des années 1960) précise que dans les classes populaires, près d'un tiers des rencontres passe par la danse[35].

Les premiers rendez-vous

À la suite de cette première rencontre, D. et J. se donnent rendez-vous dès le lendemain de leur rencontre, au rond-point de Merlan à neuf heures et demie. J. arrive au rendez-vous accompagnée de ses parents qui les laissent seuls visiblement assez rapidement. La fête semble

société béarnaise (Pierre Bourdieu, *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn* Paris, Le Seuil, 2002 [1962]).
27. Alain Girard, *Le Choix du conjoint*, *op. cit.*, (n. 25).
28. Simonetta Piccone Stella, « Pour une étude », *op. cit.*, (n. 7).
29. Anne-Marie Sohn, « Les "relations filles-garçons" », *op. cit.*, (n. 4).
30 Scarlett Beauvalet-Boutouyrie et Emmanuelle Berthiaud, *La fabrique du féminin et du masculin. Cinq siècles d'histoire*, Paris, Belin, 2016, p. 325. Voir aussi Fabienne Casta-Rosaz, *Histoire du flirt, Les Jeux de l'innocence et de la perversité*, Paris, Grasset, 2000.
31 Anne-Marie Sohn, « Les "relations filles-garçons" (n. 4), p. 26.
32. Michel Bozon et François Héran, « La découverte du conjoint. II. Les scènes de rencontre dans l'espace social ». *Population*, *43*(1), 1988, p. 121-150, https://doi.org/10.2307/1533112, p. 130.
33 *Ibidem*, p. 129.
34. Alain Girard, *Le Choix du conjoint*, *op. cit*. (n. 25).
35. Michel Bozon et François Héran, « La découverte du conjoint. II. », *op. cit.* (n. 32)

continuer à Noisy en ce samedi 15 juillet 1950 puisque D. évoque les rumbas, valses, et tangos dans le 2e chapitre du récit. Ce n'est que le dimanche suivant qu'ils se voient à nouveau. Il est très excité de la revoir. Lorsque l'heure est enfin arrivée, il va sonner chez elle, un bouquet de fleurs à la main et lui offre également

> […] un livre relié
> 'La Mort pour Nick Romano' [36]
> Mais je ne savais pas que tu préférais
> Les romans d'aventure que tu trouves plus beaux

Deuxième cadeau un peu raté mais les deux jeunes gens se connaissent bien peu. Plus tard dans le récit, il revient sur son choix, apparemment inconvenant pour une jeune femme :

> Je t'avais donné sans avoir pensé avant
> Que tu étais une jeune fille sage
>
> Un livre de peu de moral
> Dégoutant pour une fiancée
> Ensuite j'ai pensé au mal
> Que cela aurait pu te procurer

Plusieurs rendez-vous ont lieu les jours suivants, parfois dans la rue, sur « un vieux banc du boulevard » :

> Que de baisers a-t-il entendu
> Que d'Amour, que de promesses
> Et lorsque dix heures étaient venues
> Et qu'il fallait qu'on le laisse

D. décrit avec précision ces rendez-vous. Souvent, c'est lui qui vient la chercher chez ses parents. Il décrit les poignées de main hésitantes, les frôlements des corps, nous y reviendrons. Il explique également les nombreux allers-retours dans la ville : il va la chercher chez ses parents, ils se rendent chez ses parents à lui, puis au cinéma, puis chez une tante, puis dans un nouveau quartier de la ville. Ces pérégrinations dans la ville sont très détaillées et on se balade avec eux.

Le cinéma

Le cinéma est très présent dans le récit de la rencontre que fait D. Les années 1950 et 1960 sont une période d'âge d'or des salles de cinéma, notamment pour les plus jeunes[37]. A Paris, il y en a dans chaque quartier, presque dans chaque rue. Il y a également plusieurs salles de cinéma à Noisy. Le Trianon[38] existait déjà[39] mais il est détruit par le bombardement d'avril 1944 et ne réouvrira qu'en 1953. D'autres cinémas existent alors à Noisy, notamment l'Eden[40], au 64bis

36. Ce roman de Willard Mottley a été traduit en français en 1950 ; il a ensuite été adapté au cinéma sous le titre « Les Ruelles du Malheur (Knock on any Door) ».
[37] Joffre Dumazedier et Aline Ripert, *Le loisir et la ville. Tome 1. Loisir et culture*, Paris, Le Seuil, 1966.
[38] Cinéma bien connu puisqu'il servait notamment de décor à l'émission « La dernière séance » présenté par Eddy Mitchell à partir de 1982
[39]. Le cinéma a officiellement été ouvert le 11 juin 1929 même si des témoignages indiquent des projections dès la fin des années 1900 (https://www.cinematrianon.fr/le-trianon).
[40]. https://www.noisylesec-histoire.fr/2018/01/etude-de-cas-n2-du-62-au-82-rue-jean-jaures/

rue Jean Jaurès. Un autre cinéma, le Casino, se situaient également rue Jean Jaurès, au 30 (au niveau de l'actuelle place des découvertes).

C'est pour leur 2e rendez-vous qu'ils s'y rendent pour la première fois. Ils vont voir jouer « Tragique décision ». C'est un « film de guerre »[41] qui porte sur la Seconde guerre mondiale. Choix que l'on peut trouver étonnant pour un premier rendez-vous au cinéma. Il est possible que ce soit le seul film à l'affiche ce jour à Noisy-le-Sec.

D. raconte :

> Sitôt que l'obscurité se fit dans le cinéma
> J'aurai voulu pouvoir te serrer dans mes bras
> Et t'embrasser tout près de moi
> Mais je n'osai encore pas

Le lendemain, ils retournent une nouvelle fois au cinéma, voir un film suggéré par J. « Singoalla ». C'est un film d'amour de Christian-Jaque, qui se déroule en Suède au XIVe siècle. Choix de film bien différent du précédent donc et qui ne passait visiblement à Noisy puisque les jeunes gens se rendent à Paris. D. décrit le chemin vers les Champs-Élysées puisque le film joue au Balzac : à pied jusqu'à la rue des Pyrénées, dans le 20e arrondissement de Paris, puis en taxi jusqu'aux Champs-Élysées. Ce trajet en taxi, vécu comme bien trop court, est l'objet de longs enlacements. C'est lui qui prend les places puis elle se blottit contre lui. C'est alors que le premier « baiser d'amour » advient :

> Puis je m'enhardi dans mes décisions
> J'approchais mes lèvres des tiennes
> Alors ce fut si brusque et si doux cette sensation
> Que tu t'abandonnais déjà mienne
>
> Tu venais de me donner
> Notre premier baiser d'Amour
> Et nous étions émerveillés
> De penser que nous pourrions le faire toujours

Dans le noir de la salle de cinéma, bien plus que dans la rue, et encore moins chez leurs parents, ils peuvent se rapprocher, s'enlacer et s'embrasser. Après le bal qui permet un premier rapprochement des corps, on voit bien l'importance de la salle obscure du cinéma, « ce loisir public qui mélange les sexes mais au su de tous, ne suscite pas d'opposition de la part des parents »[42]. Alors qu'ils se rendent à une autre séance pour voir « Monsieur Joë » (un film d'aventures américain, sorti en 1949) qui se joue au « Casino » (à Noisy), D. trouve :

> Que rien n'était plus idéal
> Pour deux jeunes amoureux
> Que d'aller non pas au bal
> Mais au cinéma c'est bien mieux

S'AIMER, S'EMBRASSER, SE RAPPROCHER

[41]. Film américain avec Clark Gable, réalisé par Sam Wood et sorti en 1948.
[42] Anne-Marie Sohn, « Les "relations filles-garçons" », *op. cit,* (n. 4).

Rapprochement des corps et premiers émois

Tout au long du récit, D. décrit leurs émotions. Ainsi, leur émoi lorsqu'ils se revoient pour la première fois et que leurs corps se touchent de nouveau :

> Pire que la veille
> Contre moi tu te plaquais
> Et c'était le pays des merveilles
> Quand nos deux corps se frôlaient

Mais après, et surtout devant les adultes, ils ne savent pas comment se saluer ou se dire au revoir : une simple poignée de main, un baiser ? Ce sont donc les espaces clos, à l'abri des regards qui permettent à D. et J. de se toucher, de s'embrasser. Mais, là encore, il faut du temps. À propos de leur première sortie au cinéma, il dit :

> J'aurai voulu pouvoir te serrer dans mes bras
> Et t'embrasser tout près de moi
> Mais je n'osai encore pas

D'autant plus qu'ils y sont avec le frère de D. qui « avait voulu être [leur] chaperon ». Cet accompagnant est étonnant car D. est le garçon le plus âgé de la fratrie[43]. Il a une sœur ainée et deux petits frères. D. et J. sont donc accompagnés d'un des jeunes frères de D. alors âgé, au plus, de 16 ans. Il est difficile de savoir si c'est une demande des parents de D. ou bien si c'est le petit frère qui s'est imposé. Ce terme de « chaperon » est d'ailleurs employé pour rimer avec le titre du film « Tragique décision ». D. avait auparavant inscrit qu'ils étaient allés voir « Monsieur Joë », se trompant visiblement et biffant le nom de ce film[44]. Son frère voulait alors les « accompagner », pour rimer avec Joë. Le mot est moins fort que chaperon. Malgré tout, la présence de ce jeune frère est étonnante.

Le rapprochement est encore plus évident lorsqu'ils vont voir un film d'amour à Paris. Le trajet en taxi, vécu comme bien trop court, est déjà l'objet de longs enlacements, suivis de nouvelles étreintes dans la salle de cinéma puis de leur « premier baiser d'amour ».D. emploie différents termes pour les baisers et il n'est pas toujours évident de se figurer ce dont il parle. Le 1er soir, il lui donne un « baiser plein » et elle lui rend un « baiser chaste » ; mais pour décrire leur « premier baiser d'amour », il explique :

> Puis je m'enhardi dans mes décisions
> J'approchais mes lèvres des tiennes
> Alors ce fut si brusque et si doux cette sensation
> Que tu t'abandonnais déjà mienne
>
> Tu venais de me donner
> Notre premier baiser d'Amour
> Et nous étions émerveillés
> De penser que nous pourrions le faire toujours

43. Il a une sœur, née en 1927, de quatre ans son aînée donc et déjà mariée depuis 1946. Deux enfants sont ensuite nés mais sont morts en bas âge en 1928 et en 1930 ; suivis de la naissance de D. en 1931, de ses frères en 1934 et 1936 et, beaucoup plus tard, d'une dernière petite sœur en 1946.
44. Il est possible que cette erreur ait été corrigée après que D. a remis le cadeau à J. et qu'elle ait mentionné une erreur car les autres pages ne comportent aucune rature.

Cette description du « premier baiser d'amour » laisse penser que les baisers précédents n'étaient pas sur la bouche. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir de l'entre-deux-guerres que le simple baiser, et plus encore le baiser profond, commence à entrer dans les mœurs[45], qu'il n'est plus associé à « une pratique obscène comme par le passé[46] ». C'est donc dix jours après leur rencontre que le premier baiser sur les lèvres est échangé. Et, alors qu'il l'a raccompagné chez elle, c'est elle cette fois qui l'embrasse : « ce n'était déjà plus ces au revoir froids où l'on se donnait une poignée de main ».

Intimité et sentiments amoureux

Dès le 1er soir, D. parle « d'un amour qui enflamme, [leurs] deux corps passionnés », et lui jure déjà de l' « aimer toujours ».
Le 2e soir, il précise : « déjà l'on s'aimait » même si « bien sûr on ne se l'était ; pas dis encore ». On lit son émotion lorsqu'elle a quelques minutes de retard au rendez-vous et qu'il craint qu'elle ne vienne pas ; puis son cœur qui bat et tout son être qui tremble lorsqu'elle apparaît enfin.

> Lorsque c'est la première fois
> Que dans sa vie l'on s'aime
> On n'en revient pas

Puis, alors que les jeunes gens semblent filer le parfait amour, J. doit partir en vacances. D. vit très mal l'idée de cette séparation de deux semaines.

> Ça y est, ce triste jour est arrivé
> Oh ! mon Dieu ayez pitié de moi
> Mon cœur de chagrin est brisé
> Et à l'intérieur sonne le glas
>
> Vous Seigneur du haut des Cieux
> N'avez-vous plus pitié de vos enfants
> Cupidon ! Toi qui nous avais rendu si heureux
> Nous laisses-tu donc maintenant

D. accompagne J. à la gare de la gare de l'est (située à 9 km et deux stations de train de Noisy-le-Sec) avec ses parents. L'arrivée à la gare est très triste et morose. Il va avec elle jusqu'à sa place, et ils se promettent alors de s'écrire. Il lui offre un livre et un petit calepin. C'est l'heure du départ.

> Le lugubre coup de sifflet retentit
> Nos deux gorges se sont serrées
> Nos yeux de larmes s'embuent ma Chérie
> Le train vient de démarrer

D. rentre avec les parents de J. à Noisy qui lui font promettre de passer les voir. Une fois chez lui et « pleure comme un enfant ». Puis, il écrit longuement à J. pour lui raconter son « grand bouleversement ». Il explique qu'il doit attendre le lendemain pour avoir des nouvelles fraiches

45. Anne-Marie Sohn, *Du premier baiser à l'alcôve. La sexualité des Français au quotidien (1850-1950)*, Paris, Aubier, 1996.
46. Fabienne Casta-Rosaz, *Histoire du flirt, op. cit.,* (n. 30).

de son voyage par le train et on imagine donc que J., à peine arrivée, a également rédigé une lettre à sa destination. Ils s'envoient de nombreuses lettres pendant ces quinze jours.

> Souviens-toi mon chez Trésor
> Ces douces lettres que nous nous envoyions
> Parfois accompagnées de quelques fleurs
> Et de tout le détail de nos occupations

Il m'est ici possible d'utiliser comme autre source, les photographies que D. et J. s'envoient et qui accompagnaient les lettres, elles perdues. Quatre photos sont datées du jour de la séparation et il est possible qu'ils les aient échangées à la gare. Deux représentent le banc, avec J. assise dessus sur l'une d'elles. Elle avait écrit au verso : « Ce banc dont je me souviendrai toujours est le gardien de notre Bel Amour ». Sur les deux autres, on voit D., puis J., photographiés au même endroit. Il s'agit probablement des photos prises dans le jardin des parents de J. un peu avant le départ. Trois autres sont datées du 31 juillet. Deux figurent J. seule ; une autre J. avec sa famille en vacances. Au verso de l'un des portraits, D. a écrit : « Douloureuse séparation », il a signé et J. également. Au verso de l'autre portait, J. a inscrit : « A celui qui fut et sera toujours mon premier et unique Amour ». Ils se sont également échangés d'anciennes photos d'eux. Un portrait de D. pris chez le photographe de Noisy date du 12 janvier 1947. Il a écrit « Moi non plus je ne te connaissais pas. Mais maintenant mon cœur n'est plein que de toi ». Au dos d'une photographie de J. en 1947, elle a inscrit : « Rien que nous deux, c'est merveilleux. Avec l'amour et pour toujours ». D'autres photos non datées sont envoyées par J. Derrière l'une d'entre-elles, on lit : « Que mes baisers te parviennent ; et te consolent de tes peines ; Avec cette simple photo ; Reçois mon amour toujours plus beau »

Cette partie du récit, la « douloureuse séparation », nous permet surtout de lire J. à l'arrière des photographies qu'elle envoie ou donne à D. Le ton est proche de celui de D. tout comme la forme : des quatrains en vers. Elle évoque elle aussi la séparation difficile et, malheureusement les textes sont trop courts pour que l'on puisse vraiment percevoir sa vision de la rencontre même s'ils permettent cependant de voir que l'amour semble partagé. Elle écrit :

> J'aimerais pouvoir ouvrir mon cœur
> Pour que voies la profondeur
> De l'amour qui le remplit
> Et qui est toute ma vie

Et encore :

> Que mes baisers te parviennent
> Et te consolent de tes peines
> Avec cette simple photo
> Reçois mon amour toujours plus beau

Puis J. revient enfin. Une nouvelle fois, c'est avec les parents de J. qu'il va la chercher à la gare. Il se souvient alors que, dans l'une de leurs dernières lettres, ils avaient convenu « Que le vouvoiement naguère ; Entre nous n'existerais plus ». Après les premières indications sur le passage des poignées de main aux baisers (sur la joue) puis aux « baisers pleins » ou « baisers d'amour », le récit indique ici le passage du vouvoiement au tutoiement. C'est au cours de leurs échanges épistolaires que les deux jeunes gens décident qu'au retour de vacances de J. – et donc un mois après leur rencontre et bien après les premiers baisers –, ils se tutoieront. L'habitude

du vouvoiement est déjà prise et « le tutoiement est moins facile qu'on le croit ». Ce passage au tutoiement semble par ailleurs s'accompagner assez logiquement pour eux d'une possibilité de s'embrasser désormais devant leurs parents, et de ne plus s'en tenir uniquement à une poignée de main pour se saluer. Le récit montre également la rapidité à laquelle les jeunes gens se promettent l'un à l'autre – dès le premier soir quasiment – alors que cela les engage pour la vie, et qu'ils en sont très conscients (D. le montre dans le récit et J. dans les textes à l'arrière des photos). En quelques mois (et même jours dans leur esprit), ils passent de jeunes gens qui vivent chez leurs parents à jeune couple, ayant pour projet de se marier, de vivre ensemble et d'avoir des enfants.
Elle écrit, dès le 31 juillet (arrière d'une photographie la représentant) : « A celui qui fut et sera toujours ; Mon premier et unique Amour » ; et encore :

> Rien que nous deux
> C'est merveilleux
> Avec l'amour
> Et pour toujours

L'idée de se donner l'un à l'autre pour la vie revient très souvent. Il écrit : « À Ma petite J. chérie ; pour la vie » ; ou encore :

> Comme les gentilhommes disaient aux dames
> Je t'offre mon honneur et mon âme
> Et je donnerais pour toi ma vie
> Sans aucun regret Ma Chérie

On voit ici que la représentation qu'ils ont du mariage et de son engagement pour la vie est lié au sentiment amoureux et au fait de se plaire, et correspond à une nouvelle vision qui ferait « coïncider l'alliance et l'amour, le mariage et le bonheur »[47] de plus en plus admise depuis les années 1920.

Sexualité

Le rapprochement des corps et les baisers ne permettent tout de même pas à J. d'envisager de montrer ses jambes à D., ne serait-ce qu'en photo. En effet, sur l'une des photographies qu'elle ramène de ses vacances, elle est en short et elle hésite à lui donner car elle a les jambes nues. Après avoir décrit ce souvenir, D. ajoute, d'une manière assez triviale qui ressemble plus au ton du poème accompagnant le livret qu'à celui-ci :

> Et pourtant depuis bien autre chose tu m'as donné
> Ton corps, ta virginité que maintenant tu n'as plus

J. attend, en effet, le mariage pour avoir des relations sexuelles avec D.[48] comme elle le dit clairement dans le texte écrit au verso d'une photographie d'elle en robe de mariée :

---

47. Michelle Perrot, « Figures et rôles », *in* Geneviève Fraisse et Michelle Perrot (dir.), *Histoire de la vie privée, Le XIX^e^ siècle*, Paris, Perrin, 1992, p. 125.
48. Pour indication, en France, vers 1955, environ 18 % des naissances ont été conçues avant le mariage (Guy Desplanques et Michel de Saboulin, « Première naissance et mariage de 1950 à nos jours », *Espace Populations Sociétés*, *4*(2), p. 47-55, 1986, https://doi.org/10.3406/espos.1986.1103 ; France Prioux-Marchal, « Les conceptions prénuptiales en Europe occidentale depuis 1955 », *Population*, *29*(1), p. 61-88. https://doi.org/10.2307/1530530).

Le jour où, de blanc parée,
Je me donnais enfin à toi
Mon corps tremblant et comblé,
Ployait d'amour sous ta loi.

L'amour jusqu'à ce jour ignoré
Fut la base de toutes mes joies
Et suffocante sous tes baisers
Ta femme devint une maîtresse sous toi

Signature
Ta compagne qui t'adore
Ta maîtresse qui te veut encore
Ton enfant qui près de toi s'endort

Leur nuit de noce semble s'être plutôt bien passée (même s'il est bien entendu très difficile de tirer une telle conclusion à partir de quelques lignes). Si les jeunes femmes étaient souvent ignorantes et si la nuit de noce pouvait être douloureuse à bien des égards, au XIX^e^ siècle et pendant le premier XX^e^[49], depuis l'entre-deux-guerres, les jeunes femmes semblent un peu mieux informées et savent au moins ce qu'il est supposé se passer[50]. Anne-Marie Sohn estime d'ailleurs la part des jeunes filles arrivant vierge au mariage à la moitié dans les années 1950 (contre un cinquième à la Belle Époque). J. fait donc partie de celles-ci, ce qui n'est pas étonnant étant donné son âge assez jeune au mariage, et surtout de l'importance de la religion catholique pour sa famille. Les lettres à l'abbé Violet montrent en effet que, même pendant l'entre-deux-guerres, certaines jeunes filles catholiques sont encore très ignorantes de la sexualité[51].

Si elle semble avoir bien vécu cette première nuit et désirer que les relations sexuelles se poursuivent (« ta maîtresse qui te veut encore ») ; elle décrit cependant une certaine soumission à son époux : « sous ta loi ». On note également que, malgré ses un an et demi de plus que lui, elle se nomme « ton enfant », indiquant ici que, même lorsque la femme est plus âgée, elle reste l'enfant, la mineure, la soumise.

Cela dit, ils semblent ensuite parler et s'écrire ouvertement de sexualité, comme le montre la lettre accompagnant le livret (pour rappel, ils sont alors mariés et ont déjà un enfant). Après avoir décrit un très beau paysage, et un bateau voguant au milieu, il écrit :

« Tu es presque entièrement dévêtue
Et tu rêves dans mes bras
Le courant doucement nous entraîne
Nous dérivons autant que la barque
De mes bras je t'enchaîne
Et de baisers fous je te marque
Tu es heureuse à la folie
Tes yeux brillent d'un plaisir fou
Je caresse tes seins chéris
Ainsi que ta toute petite Minouche
Tu es là, étendue sous moi
Elle est toute baignée par Phébus
Le sable en est brûlant
Dans mes bras je prends ton corps de Muse
Et sur la grève je le pose doucement
Ton délire est à son comble
Tu veux être à moi
Et dans l'Amour tu sombres
Lorsque je te prends dans mes bras
J'enlève ton soutien-gorge
Et ton adorable petit slip
Je dépose mille baisers sur ta blanche gorge
Et j'embrasse ta Minouche chérie

49. Pauline Mortas, *Une rose épineuse, op. cit.,* (n. 12) ; Aïcha Salmon, *La nuit de noces. Une histoire sociale et culturelle de l'intimité conjugale (France, années 1800-années 1920),* Thèse de doctorat réalisée sous la direction de Dominique Kalifa, puis de Philippe Boutry, Université Paris 1, 2021.
50. Anne-Marie Sohn, *Du premier baiser à l'alcôve, op. cit.,* (n. 45).
51. Martine Sevegrand, *L'Amour en toutes lettres. Questions à l'abbé Viollet sur la sexualité (1924-1943*), Paris, Albin Michel Histoire, 1996.

L'Amour te tient en extase
Mais tout à coup que vois-je
Nous avons échoué sur une petite plage

Tu délires complètement
Et tu fermes tes beaux yeux de biche
Follement je te prends
Et ensuite près de moi tu te niches »

S'il conclut que tout ceci n'est qu'un rêve qu'il « espère [lui] faire vivre un jour » ; il n'empêche qu'il peut se permettre de lui narrer. On observe que symétriquement au vocabulaire employé par J., il se pose en dominant en employant des expressions telles que « je te marque » ou « je t'enchaine ».

On n'en sait pas plus concernant D. qui parle très concrètement de la virginité de J. qu'il lui a prise mais pas du tout de la sienne. Il existe ici un déséquilibre dans l'insistance sur les premières fois de J. (rendez-vous, baiser, relation sexuelle) alors que celles de D. ne sont pas du tout évoquées sans doute parce qu'elles sont antérieures aux récits (ou qu'il veut le laisser croire), ce qui est très probable : en ville et surtout dans les milieux populaires, « on se gausse du 'pucelage' que l'on 'perd' pour ne pas passer pour demeuré »[52].
Un déséquilibre apparaît également à propos de la supposée appartenance de l'un à l'autre, il dit : « voilà déjà plus de 4 mois que nous nous fréquentions et que tu étais à moi ». De même, même s'il fait état souvent de ses sentiments et de son trouble, il souligne tout de même plutôt les siens « qu'avec beaucoup de douceur, tu venais de me reconnaître comme l'élu de ton cœur ».

CHOIX CONJUGAUX ET STRATÉGIES FAMILIALES

Ce récit permet de questionner les représentations de la rencontre, notamment du coup de foudre, et de s'interroger sur le choix du conjoint et la place des parents dans ce processus au début des années 1950.

Coup de foudre ?

Dès le début du récit, D. explique

Il est dix heures du soir
Et je suis seul
Cherchant à avoir
Une cavalière qui veuille

Avec moi pour toute la nuit
Danser jusqu'à l'enivrement
Avec l'Amour qui suit
Les êtres en s'amusant

D. semble chercher ouvertement une cavalière et cela pose la question du choix de celle-ci. Cherchait-il à tout prix une compagne, et cela le plus rapidement possible ? Ou bien aurait-il attendu une autre occasion si personne ne lui avait plu, et qu'il n'avait plu à personne, ce soir-là ?

52. Anne-Marie Sohn, « Concubinage et illégitimité », *Encyclopedia of European Social History, 4, Charles Scribner's Sons*, 2001, p. 259-267.

Pour Bozon et Héran[53], il semble y avoir deux attitudes des jeunes gens au bal, relatives à leurs âges : les plus jeunes qui ne pensent qu'à s'amuser avec des partenaires qui peuvent changer rapidement ; les plus âgés, et notamment ceux qui sont plus installés dans leur vie professionnelle, qui se mettent à envisager plus sérieusement une relation durable. D., pourtant alors âgé de seulement 18 ans et 9 mois et alors compagnon menuisier[54], semble avoir l'attitude des plus âgés. Quelques jours après la rencontre, le 25 juillet 1950, il est embauché comme ouvrier spécialisé et entre donc vraiment dans la vie active. La concomitance des deux événements interpelle. Est-ce que, plus ou moins consciemment, D. souhaitait associer son entrée dans une vie professionnelle plus stable à une relation amoureuse stable elle aussi ? Il choisit d'ailleurs, mais sans le savoir au départ, une jeune femme qui travaille déjà et qui est plus âgée que lui (j'y reviendrai). J., quant à elle, travaille déjà depuis près de 3 ans au moment de la rencontre. Était-ce également un moment opportun pour elle ? Difficile à dire. En tout cas, c'est moins évident que pour D.

Même si D. cherchait une compagne (comme c'est peut-être également le cas pour J.), il présente la rencontre avec J. comme un coup de foudre ; les deux n'étant d'ailleurs pas antinomiques. Le « souffle de l'Amour » revient fréquemment et, s'il n'emploie pas l'expression « coup de foudre » (même s'il fait référence aux flèches de cupidon), il dit clairement qu'ils se sont aimés quasiment instantanément, ou du moins après quelques danses. Il est intéressant de noter qu'il ne précise jamais ce qui l'a attiré chez elle, ne mentionne pas de traits particuliers qui ont pu lui plaire.

L'enquête de Bozon et Héran[55] révèle que 13 % des Français qui se sont rencontrés dans les années 1960 et 1970 attribuent leur rencontre à un coup de foudre (17% parmi ceux qui se sont rencontrés au bal). Pour Bologne, c'est la plus grande liberté accordée aux jeunes gens dans le choix de leur conjoint qui permet le coup de foudre. « L'exode rural a séparé de leur famille tout un prolétariat urbain constitué d'ouvriers, de domestiques, de vendeuses, de demoiselles des PTT… Loin des parents et des marieurs de village, ils sont livrés à eux-mêmes pour la constitution du couple » [56]. Le coup de foudre, de plus en plus fréquent à mesure que les jeunes gens sont plus libres, devient un fait social, avec ses normes et ses régularités [57].

Ici, D. et J. sont effectivement loin des socialisations villageoises et leurs parents ne semblent pas dans les parages au moment de la rencontre. Parmi les possibles rencontres (réduite socialement, j'y reviendrai), D. et J. ont effectivement l'air libres de choisir avec qui ils dansent. Même si la suite du récit montre que les deux jeunes gens se sont visiblement plu rapidement puisqu'ils se sont vite revus (et mariés !), il ne faut pas exclure la romantisation du récit. Le recueil de poèmes est écrit par D. pour l'anniversaire de J. Ce cadeau vise à écrire le « livre de

53. Michel Bozon et François Héran, « La découverte du conjoint. II », *op. cit.,* (n. 32)
54. Son Curriculum Vitae (1976) est conservé dans les archives familiales et indique que D. est, du 22/10/1945 au 20/07/1950, apprenti puis compagnon menuisier avec 3 années de cours du soir de dessin industriel. À partir du 25 juillet 1950 (quelques jours après la rencontre donc mais il ne le mentionne à aucun moment du récit), il devient ouvrier spécialisé.
55. Michel Bozon et François Héran, « La découverte du conjoint. I », *op. cit.,* (n. 26).
56. Jean-Claude Bologne, Le modèle historique du coup de foudre dans la constitution du couple. *Le Divan familial, N° 41*(2), 2018, p. 11-32, p.23.
57. Marie-Noëlle Schurmans et Loraine Dominicé, *Le coup de foudre amoureux : Essai de sociologie compréhensive*, Paris, PUF, 1997.

[leur] vie » et se souvenir de leur rencontre et il est donc possible que le récit soit quelque peu enjolivé ou, du moins, romancé (le forme que prend le récit, en vers, peut soutenir cette hypothèse). Il ne faut pas oublier l'importance des romans et du cinéma pour ces jeunes gens des années 1950 (le cinéma notamment apparaît souvent dans le récit comme je le montrerai plus loin). Les films d'amour de l'après seconde guerre mettent en avant l'amour romantique, le coup de foudre – mais aussi une conception assez libérale de l'amour qui percute parfois l'éducation morale des jeunes des années 1950[58]– ce qui peut avoir exercé une influence importante sur la manière de se représenter et d'envisager les rencontres amoureuses[59]. Les deux jeunes gens se sont donc visiblement plu, mais ils étaient vraisemblablement également à un moment de leurs vies et dans des conditions conjoncturelles (le bal) et possiblement psychiques et intellectuelles (influence des romans, du cinéma sur les rencontres romantiques) pour que le coup de foudre se fasse.

Le choix du conjoint

Si la rencontre de D. et J. est un coup de foudre, elle se fait dans un espace normé et défini. Le bal remplit une double fonction : permettre à des jeunes des deux sexes, appartenant aux mêmes milieux, de se rencontrer et de se connaître, et permettre à d'autres qui se connaissent déjà de loin, de s'approcher, voire de se plaire et de se le dire[60]. Comme le rappellent Bozon et Héran, « n'importe qui n'épouse pas n'importe qui » car on ne choisit pas non plus n'importe quel lieu pour rencontrer ou « découvrir »[61] un conjoint. Le récit ne laisse pas penser que D. et J. se connaissait déjà. En revanche, ils vivent dans la même ville et viennent de milieux assez proches.

Si le choix individuel de la rencontre amoureuse semble libre (dans un espace contraint ou, du moins spécifique), le choix du conjoint répond à des normes sociales et démographiques. Dans son enquête menée auprès de couples formés entre 1914 et 1959, Alain Girard[62] montre que l'homogamie géographique et sociale est la norme : au moment de l'enquête les futurs conjoints habitaient dans près de 6 cas sur 10 la même localité, et dans près de 9 cas sur 10 le même département ou la même région. Par ailleurs, en 1959, dans 45% des cas les unions étaient contractées entre personnes dont les parents appartenaient au même groupe socioprofessionnel.

D. et J. font bien partie de la majorité des couples qui résident dans la même localité (et même la même rue, qui est cependant assez longue puisqu'elle mesure 850 mètres). Socialement, ils viennent de milieux similaires : leurs deux pères sont employés (même si le père de D.

58. Delphine Chedaleux, « Se faire du cinéma" : jeunesse, culture cinématographique et écriture de soi dans la France d'après-guerre. Genre en séries : cinéma, télévision, médias », Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2018, p. 19-41.
59. Du point de vue des femmes, voir Annette Kuhn, « "I wanted life to be romantic, and I wanted to be thin". Girls Growing Up with Cinema in the 1930s », *in* Vicky Callahan (dir.), *Reclaiming the Archive, Feminism and Film History*, Detroit, Wayne State University Press, 2010, p. 58-73. Sur les rapports de genre dans le cinéma d'après-guerre, voir : Noël Burch et Geneviève Sellier, *La Drôle de guerre des sexes du cinéma français : 1930-1956*, Paris, Nathan Université, 1996 ; Noël Burch et Geneviève Sellier, *Le cinéma au prisme des rapports de sexe*, Paris, Vrin, 2009.
60. Alain Girard, *Le Choix du conjoint, op. cit.,* (n. 25).
61. Bozon et Héran parlent d'ailleurs de « découverte » plutôt que de choix du conjoint (Michel Bozon et François Héran, « La découverte du conjoint. I », *op. cit.,* (n. 26)).
62. Alain Girard, *Le Choix du conjoint, op. cit.,* (n. 25).

travaillera également à l'usine comme manœuvre ou ajusteur) ; et leurs deux mères sont inscrites « sans profession ». Ils viennent également de familles qui ont migré vers Paris ou la banlieue plus ou moins récemment de l'étranger (Belgique et Allemagne) ou d'autres régions françaises, souvent dans les années 1870 (leurs arrière-grands-parents), parfois plus récemment. D. comme J. ont chacun un parent né à Paris ou en banlieue parisienne (issus d'une famille d'immigrés) et un parent né en province. L'ancrage banlieusard est donc, en partie récent.

Du point de vue des normes sociodémographiques, par rapport à l'âge au mariage moyen dans leurs classes d'âge, D. et J. se marient particulièrement tôt – à respectivement 19 ans et 8 mois et 20 ans et 6 mois – dans des générations où le mariage est déjà précoce en comparaison des précédentes[63]. L'âge au premier mariage pour cette génération est de 25 ans et demi pour hommes et 23 ans pour les femmes[64]. Un quart des hommes nés en 1930 avaient formé une première union avant l'âge de 23 ans, la moitié avant 25,3 ans, et les trois quarts avant 29 ans[65]. Pour les femmes, la vie en couple débute près de trois ans plus tôt que pour les hommes : un quart des femmes nées en 1930 ont déjà vécu en couple peu après 20 ans (20,3 ans), la moitié à 22 ans et demi, et les trois quarts à 25,8 ans. L'âge au mariage et à la première union coïncidaient puisque très peu de couples cohabitaient avant de se marier. Ici n'ont plus, pas de vie en couple avant le mariage qui est suivi d'une première naissance à de jeunes âges[66] pour la période.

Ils ont une autre particularité puisque que J. est plus âgée que D., ce qui est rare en 1950 (environ 10 % des mariages qui ont eu lieu en 1950), et l'est toujours d'ailleurs[67]. L'écart d'âge au profit du mari est une constante presque universelle[68] qui participe à la domination masculine[69]. Il répondrait avant tout à « l'asymétrie des capitaux féminins et masculins : dans la négociation matrimoniale, statut social et revenus masculins viendraient explicitement en échange de la jeunesse et du physique féminin »[70] ; ce qui explique qu'il tend à être d'autant plus élevé que l'homme détient une position sociale plus élevée, du moins jusque dans les années 1950[71]. Les familles de D. et J. semblent avoir des revenus assez similaires. Cependant, le père de J. doit subvenir aux besoins d'une famille de quatre (deux adultes et deux enfants) lorsque celui de D. doit nourrir trois adultes (sa femme, sa mère, qui réside avec eux depuis le décès de son mari en 1937, et lui-même) et quatre enfants (D., ses frères de 14 et 16 ans et une

63. Jean-Claude Chasteland et Roland Pressat, « La nuptialité des générations françaises depuis un siècle », *Population*, *17*(2), 1962, p. 215-240, https://doi.org/10.2307/1527066.
64. Patrick Festy, « Évolution de la nuptialité en Europe occidentale depuis la guerre », *Population*, *26*(2), 1971, p. 331-379. https://doi.org/10.2307/1529457 ; Francisco Munoz-Perez, « L'évolution récente des premiers mariages dans quelques pays européens », *Population*, *34*(3), 1979, p. 649–694.
65. France Prioux, « L'âge à la première union en France : Une évolution en deux temps », *Population*, *58*(4), 2003, p. 623-644.
66. L'âge moyen à la première maternité est de 24,6 ans en 1952. (source : Insee, bilan démographique, tableaux rétrospectifs). J. en a alors 22 ans et 5 mois.
67. Fabienne Daguet, « De plus en plus de couples dans lesquels l'homme est plus jeune que la femme », *Insee Première*, n°1613, septembre 2016.
68. Jean-François Mignot, « L'écart d'âge entre conjoints », *Revue française de sociologie*, 51(2), 2010, p. 281-320.
69. Michel Bozon, « Les femmes et l'écart d'âge entre conjoints : une domination consentie. I. Types d'union et attentes en matière d'écart d'âge », *Population* 45(2), 1990, p. 327-360,
70. *Idem*, p. 328.
71. Jean-François Mignot, « L'écart d'âge entre conjoints », *op. cit.* (n. 68).

petite dernière âgée de 4 ans en 1950).[72]. Dans ces familles populaires, on ne peut sans doute pas expliquer l'écart d'âge par une différence de revenus « inversée » par rapport à la norme ; en revanche, le niveau de diplôme de J. peut avoir joué. Elle a, en effet, un niveau d'étude supérieur à D. et les enquêtes montrent que les femmes les plus diplômées ont moins fréquemment un conjoint plus âgé que les autres[73]. Enfin, il faut ajouter que D. vient d'une famille très déchristianisée, dans laquelle les enfants ne sont pas baptisés depuis plusieurs générations, alors que la religion catholique est très importante dans la famille de J. ; à tel point que D. se fera baptiser avant leur mariage (civil et religieux). Le choix de ce conjoint pour J., aux dires de sa famille, vient de sa possibilité de « tirer D. hors de sa famille » qui a plutôt « mauvaise réputation dans la ville ». Son niveau de diplôme et la « qualité » de sa famille peuvent expliquer son âge plus élevé ; tout comme la volonté de D. de quitter rapidement sa famille avec laquelle il s'entend mal (en particulier son père, sa sœur ainée et ses frères). À aucun moment, D. ne mentionne cet écart d'âge, sans que l'on sache si c'est parce que ce n'est pas important pour lui, ou bien qu'il souhaiterait plutôt le gommer. On peut noter cependant qu'il signe souvent « ton grand », peut-être pour compenser cet écart d'âge.
Si l'écart d'âge en faveur des hommes est souvent envisagé comme participant à la domination masculine, il semble ici que le fait que J. soit plus âgée et que sa famille semble plus « respectable » la mette dans une certaine position de supériorité qui semble lui permettre de demander à D. de se faire baptiser avant leur mariage mais aussi qu'il arrête la boxe qu'il pratiquait pourtant beaucoup.

Les parents

Les parents apparaissent rapidement dans le récit : dès le deuxième soir, J. se rend au rendez-vous en compagnie des siens, qui semblent cependant rester peu de temps. Le lendemain, lorsque D. passe la chercher, il a un entretien avec le père de J. – en l'absence de J. et de sa mère – qui semble assez formel. Le père de J. questionne D. sur ses occupations et lui fait des compliments sur sa fille. Il fixe ensuite D. qui se demande ce qu'il se passe, s'il a « une tache ou quelque chose qui ne va pas ». Mais c'est son médaillon de boxe qu'il regarde. Est-ce un indice que ce sont les parents de J. qui l'ont exigé ? Il est intéressant d'ajouter ici que le père de J. faisait de la course à pied à un haut niveau et qu'il a dû, lui aussi, arrêter ce sport à la demande de son épouse.

On observe également des allers-retours continuels entre les deux maisons, séparées de 250 mètres, soit 3 minutes à pied (numéros 8 et 42 de la même rue). Mais, si les parents de J. sont très présents et que les deux jeunes restent avec eux pour boire le café ou cueillir des légumes, ceux de D. sont rarement mentionnés. D. et J. passent les voir, elle est présentée, mais ils restent dans la cour et ne s'attardent pas. On peut penser qu'il s'agit d'un rapport de genre différencié : on surveille davantage les fréquentations d'une jeune fille. Cependant, l'histoire de la famille de D. peut expliquer un détachement plus grand de sa part. D. s'entend mal avec ses deux jeunes

72. La grande sœur de D. vit au dernier étage de la maison familiale avec son mari et ses deux enfants. Elle et son mari participent cependant très probablement au loyer ; elle travaille probablement en tout cas puisqu'elle est inscrite comme manutentionnaire au recensement de 1946 (le recensement datant de mars et le mariage ayant eu lieu en septembre, son mari n'habite pas encore dans la maison).
73. Fabienne Daguet, « De plus en plus de couples », *op. cit*., (n. 67).

frères et sa grande sœur et a un certain mépris pour son père. Il ne souhaite sans doute pas s'attarder chez lui plus que nécessaire. La manière dont il parle (très peu) de ses parents et (beaucoup) de ceux de J. est très révélatrice.

Ainsi, lors de l'une de leurs visites chez J., « Marraine nous attendais », écrit-il. J'ai mis du temps à comprendre de qui il parlait. En réalité, ce n'est pas la marraine de J. qu'il appelle ainsi mais sa propre marraine, qui n'est autre que la mère de J. En effet, comme il a déjà été précisé, en préalable au mariage, qui a lieu en juin 1951, J. (ou sa famille) va demander (exiger ?) à D. de se faire baptiser. Le livret de la famille chrétienne, conservé par la famille, indique que D. s'est fait baptiser en février 1951, à 20 ans donc. Les baptêmes si tardifs ne devaient pas être nombreux[74] car le curé note 1951 au lieu de 1931 comme date de naissance pour D. Ses parrain et marraine sont donc le père et la mère de sa future épouse et il nomme donc ainsi ses beaux-parents dans le livret qu'il écrit en décembre 1952.

Le consentement des parents

Dans le dernier chapitre du récit est abordée la question du consentement au mariage des parents[75] de J. et D. Ce mariage semble évident pour eux dès les premiers jours. D. écrit :

> Voilà déjà plus de quatre mois
> Que nous nous fréquentions
> Que tu étais à moi
> Autant que nous pouvions

Mais il y a une ombre au tableau. Le père de D. refuse de donner son consentement.

> Souviens-toi ma petite Chérie
> Combien de fois me suis-je disputé avec mon père
> Pour que vive le bonheur de notre vie
> Car à cette idée il ne voulait pas s'y faire

D. et J. décident qu'ils ne peuvent plus attendre. Le matin du dimanche 26 novembre, D. demande à nouveau, fermement, à son père son consentement mais celui-ci trouve « mille prétextes » pour refuser catégoriquement. D. réitère sa demande à midi et obtient la même réponse. Alors, il se dit que la seule solution est que J. vienne avec lui voir son père.

> C'étaient les rôles renversés
> La jeune fille venant demander la main
> De son futur fiancé
> A des beaux-parents sans entrain
>
> Je me souviens que tu lui causas
> À toi il répondit posément
> Que de prétexte il inventa
> Avant d'être consentant
>
> Il alla même jusqu'à te dire

74. Sur la déchristianisation très forte de la banlieue parisienne dès le milieu du XIX^{e} siècle, voir Jacques-Olivier Boudon, « L'État religieux du diocèse de Paris au milieu du XIX^{e} siècle. Réflexions du vicaire général Meignan ». *Histoire, économie & société*, *17*(4), 1998, p. 725-744. https://doi.org/10.3406/hes.1998.2010; Fernand Boulard, *Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français, XIX-XX^{e} siècles* (Vol. 1–III), Paris, Presses de Sciences Po, 1982.

75. Depuis la loi du 21 juin 1907, et jusqu'à celle du 5 juillet 1974 qui abaissera la majorité civile et matrimoniale à 18 ans) l'âge de la majorité matrimoniale se confond de nouveau avec celui de la majorité civile (21 ans).

Et figurez-vous que la guerre éclata
Cela briserait votre avenir
Il se pourrait même qu'il n'en revienne pas

Et cela fonctionne ; le père de D. accepte. Les jeunes gens sont fous de joie et courent annoncer la bonne nouvelle aux parents de J. qui décident alors de rencontrer les parents de D. Les parents expliquent aux futurs époux qu'ils ne veulent pas d'eux pour leur discussion et, dès lors, nous ne savons pas ce qu'ils se sont dit. Finalement, ils prennent tous ensemble l'apéritif et trinquent au bonheur à venir. Le livret se termine sur une nouvelle soirée au cinéma.

Et notre joie était infinie
En pensant à l'avenir qui nous était réservé

Ah ! quelle douce soirée
L'on passa ce jour-là tous les deux
Car pour nous tout était éclairci
Sur le chemin de notre vie que l'on trouvait radieux

Dans les années 1950, l'intervention des parents dans le choix du conjoint est encore déterminante[76]. Plus de 70 % des unions bénéficient d'un avis favorable des deux familles et l'avis est d'autant plus favorable que les départements de naissance, la religion et le niveau de diplôme sont similaires[77]. Ici, si les jeunes gens sont prompts à se promettre l'un à l'autre pour toujours, ce n'est pas le cas des parents ; en particulier du père de D. On voit ici que nulle mention n'est faite des mères, tant lors de la première discussion du père de J. avec D., que du refus du consentement du père de celui-ci, mis à part qu'elles semblent se réjouir de la décision (mais ont-elles le choix ?). Malheureusement, D. dit peu de choses des raisons de cette réticence, à part des motifs qu'il juge fumeux comme un éventuel retour de la guerre (ce qui nous rappelle cependant l'importance de celle-ci dans cette ville encore en partie en ruine). Alors que la famille de D. a plutôt mauvaise réputation et que J. a l'impression de « sauver » D. de sa famille, c'est pourtant le père de D. qui refuse le mariage.

Comment expliquer ce refus de consentement ? Est-ce parce que la famille de J. est très catholique alors que celle de D. est déchristianisée (avec des accointances communistes[78]) ? Le passage obligatoire par l'église pourrait effectivement avoir été un motif important pour que le père de D. refuse de consentir au mariage[79]. Le fils de D. et J. se souvient également que son grand-père paternel voyait ses grands-parents maternels comme des « bourgeois ». Les deux familles venaient pourtant de milieux économiquement proches (voire mêmes plus pauvres du

76. Françoise Hongre De Verdilhac, *La demande en mariage ; un siècle de rencontres, 1880-1980*, Paris, L'Harmattan, 2007.
77. Milan Bouchet-Valat et Sébastien Grobon, « L'avis des parents sur le conjoint choisi par leur enfant : quelles évolutions en un siècle ? », *Population et Sociétés n° 588, avril* 2021.
78. Noisy-le-Sec fait partie de la « ceinture rouge » ou « banlieue rouge », expressions qui désignent l'ensemble des villes à mairie communiste (PCF principalement) entourant Paris depuis les années 1920. Sur ce sujet, voir par exemple, Jean-Paul Brunet, *Saint-Denis, la ville rouge (1890-1939)*, Paris, Hachette, 1980 ; Annie Fourcaut, *Bobigny, banlieue rouge*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1986.
79. La jeune sœur de D. que j'ai pu interroger ne connaît pas les raisons de ce refus ; elle ignorait même que son père avait refusé le consentement dans un premier temps. Elle se souvient, au contraire, d'un très beau mariage, le plus beau de la fratrie, dans lequel leurs parents ont mis beaucoup d'argent (beaucoup plus que dans ceux des frères et sœurs de D.). En effet, si la famille est modeste, le père de D. a trouvé un emploi intéressant et bien rémunéré après-guerre et fréquente « des belles dames et des beaux messieurs » devant qui il « parade beaucoup » (selon sa fille). Ce « beau monde » est d'ailleurs présent au mariage de D. et J.

côté de J.), mais les parents et grands-parents de J. avaient acheté leur maison alors que ceux de D. la louait. Ce refus de consentement pourrait également être lié à l'âge de D., mais sa grande sœur s'est mariée elle aussi à 19 ans. Il est également possible que son salaire manque à la maisonnée une fois parti. Pour rappel, seul le père de D. travaille pour louer cette grande maison où réside une famille nombreuse (voir plus haut). Enfin, la mésentente entre D. et son père, déjà décrite, pourrait être à l'origine de ce refus. Quoi qu'il en soit, malgré ce consentement laborieux à obtenir, le mariage est décrit dans les entretiens avec la jeune sœur de D. comme « un très beau mariage »

CONCLUSION

Ces écrits de D. à J., originaux sur la forme et précieux sur le fond, nous permettent de suivre la rencontre de deux jeunes gens au bal du 14 juillet 1950 d'une ville de banlieue, quelques années après la Seconde guerre mondiale mais avant les bouleversements des années 1960 et 1970. Cette génération née dans les années 1930 apparaît effectivement attachée aux mêmes normes et mœurs que leurs ainés[80] : au mariage, à la famille, au consentement des parents. On note également le poids de l'église catholique (au moins pour la famille de J.) et de la réputation des familles. On sent pourtant déjà les prémices des changements des années à venir[81]. Si les jeunes gens se vouvoient pendant un mois (même après s'être embrassés pleinement) et n'osent se toucher ou s'embrasser dans la rue, le bal, dans un premier temps, puis le cinéma leur permettent des moments intimes pendant lesquels leurs corps se rapprochent. Leurs parents semblent les laisser sortir seuls tard le soir, jusqu'à l'aube, pendant les deux bals du 14 et du 15 juillet et les sorties diurnes et nocturnes ne paraissent pas non plus poser de problème, même lorsqu'il s'agit d'aller jusqu'à Paris. Ces jeunes gens ne sont déjà plus des enfants et ils semblent visiblement assez âgés pour aller librement.

J. est présentée et se présente comme plus douce, plus soumise, avec un « air si mignon », davantage dans l'attente lorsqu'il est celui qui entreprend : il cherche une cavalière, il propose son bras, de prolonger la soirée dans un second bal, de se fréquenter etc. Plus tard, elle n'ose que des baisers « chastes » lorsque, après quelques hésitations tout de même, c'est lui qui se lance pour le « premier baiser d'amour ». Les récits plus intimes le montrent également en position dominante par rapport à elle (pourtant plus âgée). Cependant, les sentiments amoureux semblent partagés. Lui décrit autant les tremblements de J. quand il la prend dans ses bras, que ses émotions propres. Si les postures et les comportements lors de la rencontre, des premiers rendez-vous et dans l'intimité sont genrés, avec une claire domination masculine, les sentiments eux sont décrits comme équivalents, présentés sur un même niveau.

Le récit montre également la rapidité à laquelle ils se promettent l'un à l'autre pour la vie, dès lors que cela semble clair entre eux qu'ils se plaisent, le premier soir donc. Comme la plupart des jeunes gens de leur génération qui ne cohabitent pas avant de se marier ; ils ne semblent pas envisager de « période d'essai », ni même de se fréquenter un peu avant de se promettre le mariage. Les parents entrent d'ailleurs rapidement dans le récit, officialisant d'autant plus la

[80] Bantigny Ludivine, *Le plus bel âge ? Jeunes et jeunesse en France de l'aube des « Trente Glorieuses » à la guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 2007.
81. Anne-Marie Sohn, *op. cit.*, (n. 45).

« rencontre-fiançailles ». Cependant, si les parents reviennent souvent dans le récit, et que leur consentement semble indispensable, D. se permet de revenir questionner plusieurs fois son père sur son refus et demande à J. de venir elle-même parler à son père ; mais, les rôles sont alors « inversés » : « La jeune fille venant demander la main ; De son futur fiancé ».

NOTICE

Sandra Brée est chargée de recherche au CNRS et affiliée au LARHRA (UMR 5190). Elle est historienne et démographe, spécialisée en démographie historique et notamment sur les populations de Paris et de sa banlieue. Sa thèse de doctorat, parue sous forme d'ouvrage, *Paris l'inféconde*, portait sur la baisse de la fécondité à Paris et en banlieue au cours du XIX^{e} siècle. À la suite de ses travaux sur la fécondité et l'infécondité, ses recherches les plus récentes portent sur le mariage et le divorce. Sur ces thèmes, elle a codirigé un ouvrage, *The Impact of World War I on Marriages, Divorces, and Gender Relations in Europe* (Brée & Hin, 2020), et le numéro 2020/2 des *Annales de Démographie Historique* sur les séparations et les divorces (avec Guy Brunet).

sandra.bree@cnrs.fr n° ORCID : 0000-0002-2802-5563

RÉSUMÉ

Cet article retrace l'histoire de la rencontre de deux jeunes gens dans une ville de banlieue parisienne en 1950. La source est composée d'un ensemble de documents exceptionnels, et notamment un poème d'une cinquantaine de pages qui raconte heure par heure cette rencontre et les premiers rendez-vous, jusqu'au consentement arraché aux parents. La précision du récit permet d'aborder de nombreux thèmes concernant ces jeunes adultes qui appartiennent à l'une des dernières générations de couples s'étant rencontrés avant les bouleversements des années 1960 et 1970 : l'importance du bal et de la danse dans le processus de séduction, des bancs publics et du cinéma pour les rendez-vous qui suivent ; le choix du conjoint et la place des parents dans le consentement au mariage ; mais aussi la manière dont on se vouvoie, s'embrasse, se rapproche lentement, tout en se promettant tout de suite d'être à l'autre pour la vie.

MOTS-CLÉS

XX^{e} siècle, Banlieue Parisienne, rencontre, choix du conjoint, écrits du for privé

ABSTRACT

This article traces the story of the encounter of two young people in a Parisian suburb in 1950. The source is composed of a set of exceptional documents, and in particular a poem of about fifty pages which tells hour by hour this meeting and the first appointments, until the consent torn from the parents. The precision of the narrative allows us to address many themes concerning these young adults who belong to one of the last generations of couples who met

before the upheavals of the 1960s and 1970s: the importance of the ball and the dance in the process of seduction, of public benches and the cinema for the appointments that follow; the choice of spouse and the place of the parents in the consent to marriage; but also how one kisses, slowly gets closer, while promising to be with the other for life.

KEY WORDS

20th century, Suburb of Paris, love encounter, choice of spouse, Private writings